

Zeitschrift:	Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber:	Société fribourgeoise d'éducation
Band:	71 (1942)
Heft:	3
Rubrik:	Réunion de la Société des institutrices

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Réunion de la Société des institutrices

La Société des institutrices a tenu son assemblée générale à Fribourg, le jeudi 27 novembre, dans le grand auditoire de l'Université. 250 participantes environ ont assisté à la réunion. Celle-ci, présidée par M. l'abbé Marmier, professeur au Grand Séminaire, fut honorée de la présence de S. Exc. Mgr Besson et de M. le conseiller d'Etat Piller qui avaient bien voulu accepter l'invitation qui leur avait été adressée.

Dans la très courte partie administrative, M. le directeur Marmier rappela les événements de l'année écoulée, la retraite de Montbarry pleinement réussie. Il mentionna l'inauguration des nouveaux bâtiments universitaires qui, par l'honneur qu'elle fit au peuple fribourgeois, l'importance qu'elle donna à cette Université dont tout le pays reçoit la vérité — en grande partie à travers nous, puisque nos maîtres des écoles normales se formèrent à Fribourg —, fut vraiment une fête de l'Ecole fribourgeoise. M^{me} Schmutz, institutrice à Romont, fut ensuite confirmée à l'unanimité dans sa charge de présidente de notre Association. M^{me} Dessonnaz, inspectrice, vice-présidente, avait dû, à cause de ses nombreuses occupations, donner sa démission. M. le directeur Marmier remercia chaleureusement M^{me} Dessonnaz, au nom de toute l'assemblée, du dévouement très actif qu'elle a toujours montré à la Société. M^{me} Dupraz, directrice de l'Ecole secondaire, fut appelée à la vice-présidence. Puis M^{me} Moosbrugger, institutrice à Fribourg, exprima à Mgr Besson et à M. Piller la gratitude de l'assistance.

M. le Directeur de l'Instruction publique prit ensuite la parole. Une séance comme celle-ci, déclara-t-il, doit servir à faire le point, à examiner une fois encore le milieu dans lequel nous vivons, dans lequel nous devons travailler, pour le juger calmement, connaître ses déficiences, ses richesses et mieux comprendre notre devoir à son égard. On est malheureusement obligé d'avouer qu'un laisser-aller toujours plus prononcé caractérise notre temps : laisser-aller dans le langage — on ne termine ni ses mots, ni ses phrases, on emploie n'importe quel terme, on massacre la grammaire —, laisser-aller dans la tenue — on ne sait plus marcher, on ne sait plus se tenir droit, on se présente n'importe où dans n'importe quel costume —, laisser-aller dans l'orthographe enfin. Qui dira le fardeau que toutes ces habitudes de négligence, trop réelles hélas, font peser sur les institutrices ! Mais il y a plus. On est sans force devant ses images et, en conséquence, on est incapable d'attention et de réflexion, on n'a plus aucune vie intérieure. Les causes de cet état de choses sont diverses. L'atmosphère d'insécurité dans laquelle nous vivons, les distractions de plus en plus nombreuses qui nous sont offertes, ont contribué à créer des âmes agitées, sans énergie, à la merci de la première impulsion. Mais ces causes peuvent toutes, en dernière analyse, se ramener à une seule : les parents gâteraient moins leurs enfants, ils n'auraient pas peur d'exiger d'eux un effort, les divertissements et les plaisirs n'occuperaient pas dans notre existence la place qu'ils y tiennent, si l'on comprenait encore le vrai sens de la vie : s'acheminer, à travers le détachement, à la conquête des valeurs spirituelles. Et c'est ainsi que l'on peut dire sans exagération que la crise de l'orthographe est une conséquence éloignée de la déchristianisation du monde.

— Certains ont voulu — à tort — rendre les méthodes actives responsables de cette crise de l'orthographe. Cette accusation est injuste. En effet, ces méthodes, judicieusement employées, font appel à l'initiative personnelle du maître et de l'élève. Leurs procédés ne sont pas des façons de tuer le temps, ils doivent être

le signe sensible d'une réelle activité intellectuelle, de connaissances réellement assimilées. Ils doivent varier selon la personnalité du maître et les circonstances. En elles-mêmes, ces méthodes sont donc éminemment propres à provoquer l'intérêt et l'effort des enfants. —

Il faut prendre conscience aussi des richesses de notre milieu. Le peuple de Fribourg est animé des meilleurs sentiments ; il a montré dans toute son histoire qu'il est capable de grandes choses. Il s'agit maintenant de ne pas se lamenter, surtout de ne pas désespérer ; l'heure est venue pour tous ceux qui détiennent une parcelle d'autorité, d'agir calmement, à leur place, par la force de leur exemple, de leur rayonnement. Il faut créer une atmosphère d'optimisme. Aussi, M. Piller insista particulièrement sur la nécessité de pratiquer une saine hygiène mentale, de ne pas permettre aux images déprimantes, dénoralisantes, de s'installer en nous, de nous transformer en êtres veules et sans énergie. Soyons convaincus que la vie est bonne — n'avons-nous pas tous, tant que nous sommes, une merveilleuse destinée ? —, choisissons-nous des amis qui nous aideront à porter sur les choses un regard clair, dépouillé de tout égoïsme, qui nous en fasse voir la portée et la véritable valeur. C'est ainsi que nous établirons, en nous et autour de nous, la tranquillité, le calme, la sérénité dont nous avons besoin pour réaliser l'œuvre que notre temps, un nouveau moyen âge, nous demande impérieusement. Que nous en ayons conscience ou non, il faudra nous grandir à la taille de l'épopée que nous sommes appelés à vivre. Les femmes mieux que d'autres sont capables de réaliser de grandes choses avec des moyens simples : elles sauront apporter au monde l'amour dont il a besoin. Elles collaboreront ainsi à la reconstruction de la société, tâche à laquelle travaillent déjà les institutrices qui, avec grandeur d'âme, font dans leur village leur humble travail quotidien.

Mgr Besson remercia M. le Directeur de l'Instruction publique d'avoir fait preuve de tant de compréhension des difficultés des institutrices et de leur avoir admirablement montré la place qui leur revient dans la rechristianisation du monde. Mgr Besson, avec sa bonté souriante, leur rendit tangible la valeur de leur travail pour le pays, pour les âmes infiniment précieuses des enfants qui leur sont confiés. Il leur rappela que souvent le succès des efforts d'une institutrice apparaît bien longtemps après qu'elle a quitté le village où elle s'est dévouée.

Lorsque, quelques minutes plus tard, les institutrices s'inclinèrent sous la bénédiction du Chef du diocèse, appelant la grâce de Dieu sur elles, sur leurs familles, les enfants de leurs écoles, leurs villages, elles eurent le sentiment très net de n'être pas seules devant leur lourde tâche. Elles sentaient que tous ceux qui pensent dans le pays, tous ceux qui vivent fidèles au passé, tous ceux qui, dans un loyalisme à toute épreuve, veulent que Fribourg *continue*, notre clergé, nos magistrats, étaient avec elles pour faire au prix de n'importe quel sacrifice une patrie plus forte et plus belle. Et, en visitant la Cité universitaire, sous la direction de M. Piller, elles songeaient qu'il n'est jamais permis de douter ou de désespérer puisqu'il fut donné à notre petit pays, dans un temps d'insécurité, de terreur panique et de scepticisme, d'élever les bâtiments de Miséricorde pour abriter l'Université, cette grande école par qui les petits enfants de nos lointains villages reçoivent, eux aussi, plus de vérité : l'Université ne rayonne-t-elle pas sur la patrie tout entière, une vérité dont les bases sont sûres, la flamme lumineuse, la chaleur pénétrante ?

D. P.